

Introduction

Il y a plus de vingt ans -c'était en novembre 1984- le Musée National de la Montagne "Duca degli Abruzzi" de Turin publia dans la collection de ses Cahiers un volume intitulé "Métiers traditionnels entre rochers et précipices". Ceci en accompagnement d'une exposition intitulée de la même façon, qui aurait été inaugurée peu après. Pourquoi ce rappel? Parce que dans l'introduction du livre le directeur Aldo Audisio commençait par un document datant de 1686 plein de suggestion et apte à introduire, à l'époque comme aujourd'hui, le thème des métiers de la montagne.

À cette occasion la référence allait aux métiers de la montagne moins anthropisée, celle naturelle qui se trouve au-dessus des établissements permanents de l'homme. Par conséquent les bergers, les mineurs de carrières et de mines en hauteur, les chasseurs, les guides, les ramasseurs d'herbes, et tant d'autres, y compris les chasseurs de vipères étaient appelés en cause. En revanche le protagoniste de ce volume est un travail qui, même s'il a comme acteur le montagnard, s'unit à la migration saisonnière vers la plaine: celui des "pelassiers" ou ramasseurs de cheveux, patrimoine singulier d'Elva.

Quel est l'élément qui permet de rapporter également cette catégorie à ce vieux document? Il s'appelle difficulté économique, pauvreté, parfois misère, c'est-à-dire cet ensemble permanent de risques et de difficultés, à la limite de la survivance, qui a toujours caractérisé la montagne et duquel ce texte rapportait un témoignage exemplaire.

Ce sont des conditions de vie qui expliquent la naissance chez les montagnards d'innombrables métiers, souvent impensables, exercés n'importe où: à haute ou à basse altitude, dans la colline comme dans la plaine, dans la patrie comme à l'étranger. Lisons-le alors. Il est tiré d'un manuscrit conservé dans une collection privée et concerne la Communauté de Balme, dans la Vallée Stura de Lanzo. Il dit:

«Narre la pauvre Communauté Misérable de Balme, Vallée de Lanzo, dernière terre Voisine à celle de la Savoie bauer à une autre époque souffrant de graves inondations d'eaux de par le fleuve stura et de par des fossés ruineux provenant des Alpes et des Montagnes voisines, desquelles ont été non seulement inondés les terrains fruitiers de quelques Champs et Prés, mais aussi les récoltes de foin, seigle et orge s'y trouvant, où les Pauvres habitants ont été réduits au stade de la Misère...».

Le cadre que le texte offre pourrait facilement être appliqué à toute vallée alpine. Il n'en existe aucune qui n'ait pas connu de situations analogues, motivées diversement: avalanches, éboulements, éboulis, saisons sèches, alluvions, incendies, épidémies, ce sont tous des facteurs récurrents de l'histoire des Alpes.

Conséquences? La manifestation répétée, n'importe où, d'états de nécessité tels à rendre indispensables des activités professionnelles subsidiaires voire alternatives à celles agropastorales typiques de la société montagnarde. D'où la naissance et la multiplication de tant de métiers, selon les opportunités que la montagne mais la plaine aussi pouvaient offrir; surtout s'ils sont à cadence saisonnière, c'est-à-dire praticables entre la fin de l'automne et le printemps en coïncidence avec le somme hivernal des montagnes. C'est plutôt celle-ci la règle. À laquelle l'exception ne manque cependant pas: celle de travaux saisonniers capables de s'accroître jusqu'à devenir l'activité principale et supplanter le dévouement ancestral à la terre et au bétail, jusqu'à devenir une véritable profession permanente. Sans cependant trahir la montagne. Ces métiers entrent, ou plutôt entrent, dans la tradition alpine au point de l'enrichir et de la caractériser comme composante fondamentale de cette société, au niveau économique également. Le métier des "pelassiers" d'Elva fait partie de cette catégorie, il concilie les deux aspects dans son histoire. En effet le caractère saisonnier originaire et la manifestation progressive d'une professionnalité stable coexistent, ayant pour résultat d'accentuer encore plus son unicité. À la singularité du cas contribuent également la localisation (un petit pays isolé de haute montagne qui développe une activité capable de franchir l'océan) et, pourquoi pas, la beauté d'un lieu où le paysage naturel et l'art de l'homme ont été capables d'offrir un accouplement extraordinaire.

Avec de tels avants-propos, comment ne pas raconter l'histoire des "pelassiers" en partant de la nature, l'histoire et l'art d'Elva?

Nature Histoire et Art

La Commune d'Elva est située dans la haute Vallée Maira sur la rive gauche orographique où, avec sa vingtaine de bourgades, elle occupe ce qui fut un amphithéâtre glaciaire, désormais recouvert de bois et de pâturages. Les collines dominantes de Sampeyre (m. 2284) et Bicocca (m. 2285) la mettent en communication au nord avec la Vallée Varaita voisine, d'autres passages mineurs la relient à l'est et à l'ouest avec les vallons parallèles de Stropo et de San Michele de Prazzo, les 3000 mètres de Chersogno Marchisa et Pelvo en marquent de façon inconfondable l'horizon occidental.

L'amphithéâtre se clôt au sud sur un long vallon très étroit appelé la "combe", qui canalise les eaux dans le torrent Maira situé au-dessous. Véritable "gouffre", le vallon est profondément incisé dans un sol d'origine marine, qui s'est formé il y a 200 millions d'années et qui a émergé il y a 65 millions d'années des profondeurs de la mer sous l'effet de mouvements tectoniques démesurés. En sont la trace les fossiles et le signe visuel évident les rochers, stratifiés à plis puissants ou à lames pointées vers le ciel. Le côté oriental est parcouru par la route creusée dans la pierre vive en presque cent ans d'histoires dangereuses à partir de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle.

Elva a son chef-lieu dans la bourgade Serre, 1637 mètres d'altitude, au centre de l'ample cuvette. L'origine d'Elva s'en remet à la légende. Quatre hommes - légionnaires romains ou brigands en fuite à la recherche d'un refuge inaccessible - en seraient les fondateurs mythiques. Une pierre tombale du II^{ème} siècle après Jésus Christ témoigne de la présence des romains. Avec la décadence de l'Empire Elva fit partie des territoires -des Alpes aux Pyrénées- dans lesquels la naissance des dialectes romans aboutit à la langue d'oc et à la civilisation occitane. Comme toute la vallée, Elva aussi reconnut l'autorité des Marquis de Saluzzo, conservant cependant les autonomies orgueilleuses sanctionnées par les fameux "Statuts de la Vallée Maira".

Avec le traité de Lyon de 1601 entre le Duché de la maison de Savoie et la Couronne de France les terres du Marquisat passèrent à la souveraineté des Savoie. La Guerre de succession d'Autriche du dix-huitième siècle toucha également le territoire d'Elva: les collines de Sampeyre et de Bicocca eurent un rôle important dans les campagnes militaires de 1743 et 1744, combattues dans les Vallées Varaita, Maira et Stura. À celle de 1744 se lie la route de rocade appelée par la suite "des canons". Le vingtième siècle signifia encore guerre, imposant à Elva un lourd tribut de morts lors des deux conflits mondiaux et amenant ensuite, dans le deuxième après-guerre, aux profondes transformations économiques et sociales connues avec le dépeuplement conséquent: 1300 habitants

en 1911, moins de 100 aujourd'hui.

L'isolement géographique et l'économie difficile de haute montagne n'empêchent pas à Elva d'exceller dans le champ artistique comme le témoignent l'harmonie de l'architecture spontanée de ses bourgades et les œuvres d'art dont la Paroisse de Santa Maria Assunta est dépositaire. L'église, existant déjà en 1355, soumise dans le temps à des modifications et des agrandissements, vante: un portail avec des décorations sculpturales et une fresque du quinzième siècle, des fonts baptismaux sculptés fin 1300 - début 1400, un bénitier des frères Zabrerri valmairesi datant de 1463, un arc de triomphe composé de carreaux de pierre verte sculptés, riches en significations symboliques. Mais sa renommée est liée aux fresques d'un peintre inconnu pendant des siècles, appelé le "Maestro d'Elva" et désormais identifié comme étant le Flamand Hans Clemer. Travaillant à la cour des Marquis de Saluzzo entre la fin de 1400 et le début de 1500, il représente dans le Piémont l'un des premiers signes de la Renaissance. Les parois latérales du presbytère racontent la vie de la Vierge, celle du fond est consacrée à la représentation grandiose de la Crucifixion, la voûte aux Évangélistes aux côtés de quatre Docteurs de l'Église (une décoration commencée par un peintre de culture tardo-gothique et achevée par Clemer).

Les "pelassiers"

Fondée sur les activités agropastorales, l'économie d'Elva sembla toujours être incapable de satisfaire les exigences de la population résidente, confinée à une haute altitude et en lutte permanente avec le problème des communications. Insurmontable la différence entre densité démographique et ressources. Unique remède l'émigration, largement pratiquée de l'automne à la fin du printemps lorsque le réveil de la nature rappelle le montagnard aux travaux agricoles. L'homme adulte partait en laissant aux femmes, aux personnes âgées et aux enfants le soin de la maison et de l'étable. Parfois le fils de dix ans le suivait, collaborateur dans certains métiers, dans tous les cas deux bouches en moins à nourrir à la maigre table familiale durant le long hiver. Destination, le Piémont et la Lombardie au moins, mais aussi et surtout la France.

Quelle est l'offre de travail? Ceux qui disposaient déjà d'un métier étaient privilégiés, souvent attendus dans les pays et dans les fermes à leur passage saisonnier: rémouleurs, tonneliers, bâtiers, cardeurs de chanvre, Difficile en revanche la situation de celui qui, n'ayant pas d'"habilité" spécifique, offrait seulement une bonne santé et la force de ses bras. Les travaux les plus humbles l'attendaient. Entre ces deux extrêmes, un troisième débouché: le commerce. Dans ce domaine comptaient l'esprit d'initiative et la capacité d'entrer en contact avec

son prochain et si possible la disponibilité d'un petit capital initial pour l'acquisition de la marchandise. Les résultats pouvaient être très satisfaisants, continuateurs et aptes à faire aboutir le commerce itinérant et temporaire à des activités stables de consistance et de rentabilité remarquables. La Val Maira offre à ce sujet le cas emblématique des "anchoiers", les vendeurs d'anchois. Et avec ce dernier le cas typiquement d'Elva, pas moins singulier, des "pelassiers": les ramasseurs et vendeurs de cheveux.

Les origines restent indéterminées entre tradition orale et légende. Si la référence à une fabuleuse fée aux cheveux d'or ne fait aucun doute, deux versions se disputent la palme de l'authenticité. Une porte à Venise et aux travailleurs vénitiens de la fin du XVIII^{ème} siècle avec la variante d'un soldat, revenu au village en 1797 après la paix de Campoformio, qui aurait eu son initiation à Venise. L'autre conduit plus plausiblement au Paris de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Là-bas un domestique entreprenant d'Elva aurait profité de sa rencontre fortuite avec des acquéreurs américains de cheveux, destinés à la fabrication de perruques, pour leur vendre les chevelures de sa sœur et de ses amies.

Entre les deux versions, comment ne pas laisser de place aux informations venant de E. Dao et de G. Eandi? Le premier trouva dans les Documents de l'Archive historique communal d'Elva, cité parmi les conseillers communaux des années 1828-1830, Dao Giò Pietro "négociant en chutes" (de cheveux). Le second, dans le chapitre Commerce de son "Statistique de la Province de Saluzzo" (1835), inséra la rubrique Cheveux et raconta de deux négociants, respectivement à Savigliano et à Saluzzo, pratiquant le commerce de cheveux acquis "des coiffeurs ou directement dans les campagnes" où se trouvent en particulier "les jeunes paysannes" qui "ne dédaignent pas de sacrifier une longue chevelure au prurit afin d'obtenir un ruban, un foulard ou un autre ornement". Il n'y a aucune référence à Elva mais de fait on décrit le travail des "pelassiers", probablement pratiqué dans diverses communautés avant de devenir une prérogative d'Elva (parmi elles certainement Oncino dans la Vallée Pô). Il faut également mentionner G. Rajna. Dans son "Vito Gramo" (1991) il soutient que la matrice des ramasseurs de cheveux se trouve dans un autre métier, celui de marchand ambulant d'étoffes. Cette dernière aurait été l'activité originale. Le marchand ambulant, ayant flairé l'existence d'un marché des cheveux, aurait peu à peu concilié les deux opérations, en vendant d'une main des étoffes et en acquérant de l'autre les cheveux qu'il aurait ensuite revendus aux grossistes. Cela dès que la seconde activité s'avéra plus lucrative et supplanta la première en reléguant les étoffes à des articles de troc.

Une fois né, il est certain que le métier de "pelassier" s'affirma et arriva jusqu'à

la moitié du siècle dernier. Quelles sont ses caractéristiques? Le métier comportait le long vagabondage d'octobre ou novembre à mai dans les villages et les campagnes. Le but, convaincre les femmes de se priver de leur chevelure en échange d'argent, ou plus fréquemment de laine, chanvre et surtout d'un morceau d'étoffe. Le matériel recueilli était cédé à des grossistes ou travaillé pour être ensuite destiné à la fabrication des perruques.

Fondamentale, pour l'exercice du métier, la capacité de persuasion. Un certain style était donc nécessaire, qui s'exprimait dans l'habillement soigné et dans un certain charme de séducteur. La titulaire de la chevelure en était victime, peut-être influencée par l'annonce du fait que la mode avait adopté les cheveux courts, mais plus souvent poussée au sacrifice par sa pauvreté et par le désir d'un nouveau tablier (en complément d'un foulard pour se couvrir le crâne jusqu'à la repousse de la chevelure). Le cas de la mère qui vendait les cheveux de ses petites filles n'était pas rare non plus, insensible aux pleurs de ces dernières. Il était très important de se débrouiller avec la langue et les dialectes locaux, sans lesquels il n'y aurait pas eu de communication mais il était aussi important de pouvoir dialoguer entre "pelassiers" sans que les autres comprennent; d'où la création d'un jargon impénétrable dont l'apprentissage faisait partie de l'initiation des jeunes quand ils entraient dans le métier.

Rayon d'action? Très étendu. Italie du Nord en premier lieu, mais aussi les Marches furent fréquentées. Une prédilection existait pour la Vénétie, où, selon de nombreux témoignages, la qualité du cheveu et la pauvreté des gens allaient de pair. L'étranger aussi était fréquenté: France, Espagne, même la Scandinavie. Les longues parties de voyage étaient parcourues en train et ensuite, à pied, ils tamisaient le territoire choisi. Des sacs de jute servaient à recueillir les cheveux, un sac contenait les morceaux d'étoffe à offrir en contrepartie, un autre de grosse toile servait de duvet pour les nuits passées dans des fenils ou des granges. Le matériel était concentré dans des points de ralliement. Un "pelassier" accumulait en moyenne de 50 à 80 kilogrammes de cheveux. Certains effectuaient immédiatement la revente au grossiste, d'autres amenaient la marchandise à Saluzzo où, avant le retour à Elva, un véritable marché avait lieu. La marchandise était évaluée par rapport à la finesse, à l'ondulation, à la couleur et à la longueur. L'unité de mesure était le poids, sauf dans le cas de tresses de longueur particulière qui étaient à part et avaient des prix élevés.

Les «Pels dal penche»

Dans l'histoire des «pelassiers» les "pels dal penche" (les cheveux du peigne) occupent un chapitre particulier, c'est-à-dire la chute retenue par le peigne ou

par la brosse. Un déchet par conséquent, d'où l'habitude de comparer à ces derniers les choses ayant peu ou pas de valeur. Dans le cas de la récolte des cheveux ce n'était cependant pas ainsi. La demande de matière première pour des perruques, des postiches et similaires connut des moments dans lesquels la récolte ordinaire était insuffisante. D'où l'utilisation des chutes restées emprisonnées entre les dents et la soie. La femme souhaitant les vendre prenait soin de les recueillir dans une boîte ou dans un sachet, c'était encore mieux s'ils étaient d'abord enroulés en boucle autour du doigt afin d'aider celui qui les aurait ensuite travaillés. Ainsi le "pelassier" retirait la marchandise au cours de l'un de ses passages périodiques.

En réalité les marchands ambulants d'autres métiers le faisaient également et la cédaient par la suite avec un petit profit au "pelassier", unique dépositaire de l'art nécessaire au travail et à la vente successive du produit fini au fabricant de perruques et similaires.

C'est le point qui donne une importance particulière aux "pels dal penche" en effet ces derniers ne pouvaient pas être vendus sans une préparation préalable, ce qui n'était pas requis pour les tresses et les cheveux provenant de coupes régulières. C'était un travail long et méticuleux de nettoyage, de sélection sur la base de la couleur et de la longueur jusqu'à la préparation des "masses" où les bulbes devaient tous être alignés d'un même côté. Il en dérivait un véritable artisanat, une nouvelle activité qui s'ajouta à celle primaire de la simple récolte et de la vente des cheveux.

Avec une conséquence importante. Étant un travail lucratif, encouragé par les grossistes et par les fabricants, il fut naturel de l'étendre aussi aux cheveux ordinaires. Tout Elva devint un laboratoire employant également ceux qui restaient au village, les femmes surtout. Selon une estime, dans les années vingt-trente du XX^{ème} siècle, sur un peu plus de mille habitants cinquante au moins étaient employés dans le travail des cheveux. Certains laboratoires employaient jusqu'à 12 travailleurs; c'étaient le plus souvent de jeunes femmes mais aussi des femmes mariées, ayant une maison et une famille, elles la pratiquaient diffusément dans l'enceinte des murs domestiques.

Le revenu augmenta et avec le temps les cas d'émigration permanente ne manquèrent pas: des habitants d'Elva qui, ayant désormais abandonné l'agriculture, transférèrent leur laboratoire dans des localités mieux situées comme par exemple Dronero ou Saluzzo. Sans compter ceux qui arrivèrent au sommet du processus productif en devenant fabricants de perruques à dimension internationale. Un nom? Isaia, avec un parcours à étapes Villafalletto, Paris, Londres.

Témoignages

Le métier de “pelassier” s’est éteint dans le dernier après-guerre. Le souvenir transmis de génération en génération reste vivant, mais la mémoire de ce qu’il fut effectivement, de la société et des besoins qu’il refléta est de plus en plus labile. À ce sujet les deux volumes “Le monde des vaincus” et “L’anneau fort” de Nuto Revelli sont très précieux. L’auteur y rapporte textuellement les témoignages de nombreux montagnards des vallées sud-occidentales du Piémont recueillis personnellement entre 1970 et 1980. Ce sont des cadres de vie dans lesquels naissance, mort, travail, nature, guerre, alimentation, école, climat, fêtes, routes, mariage, ... tout y figure, sans exceptions et dans détours. Chaque moment de l’existence humaine, individuelle ou collective, s’y trouve. Quand le protagoniste est un homme ou une femme d’Elva, le thème “pelassier” ressort avec une très grande fréquence et avec une instantanéité étonnante étant donné que le plus souvent il s’agit de souvenirs datant de nombreuses années auparavant. C’est la démonstration du fait qu’il s’est agi non seulement d’un fait unique et original mais aussi d’un phénomène humain, social e culturel de grande épaisseur, partie vivante et importante de l’histoire alpine.

Daniele Mattalia, né à Elva, classe 1897, paysan (3 février 1973; Letizia et Ines Cavalcanti)

«J’avais quatorze ans quand je suis allé pour la première fois en Vénétie pour acheter des cheveux, je suis allé dans la province d’Udine avec deux associés, l’un de mes cousins de 1887 et un autre. En Vénétie il y avait une misère encore plus grande que dans nos vallées. Là-bas ils ne voyaient jamais de pain. Moi les provinces de la Vénétie je les ai toutes faites. Nous achetions seulement des tresses en Vénétie, les «pels dal penche» ne nous intéressaient pas. Nous partions vers fin septembre, nous revenions à Elva début juin. Si j’étais triste de couper les tresses des belles filles! Oh, il fallait déjà y arriver... Notre problème c’était de laisser sur la tête des filles seulement une couronne de cheveux. Les petites filles de dix, douze ans pleuraient. Mais les mères avaient besoin d’argent et elles nous facilitaient le travail. Combien de tresses j’ai coupé à Udine! Nous payions cinq ou dix lires par tresse, mais les lires de l’époque valaient plus que les billets de mille d’aujourd’hui. Nous allions d’un pays à l’autre, en marchant. Notre dépôt était à Cittadella dans la province de Padova: les cheveux nous les emmagasinions là-bas, et nous recevions l’argent pour les achats là-bas aussi. En-dessous de cinquante centimètres de longueur nous ne coupions pas, à moins que ce furent des cheveux spéciaux, le vrai blanc ou le vrai blond ou le vrai noir. Mais le cheveu le plus apprécié était blanc cendre, les cheveux nous les payions toujours avant de les couper. Dans la province de Vénétie j’ai coupé des cheveux qui mesuraient un mètre vingt, qui pesaient trois hectogrammes, et deux hectogrammes je les avais encore laissés sur ces têtes. Nous entrions dans les cours où il y avait beaucoup de familles nombreuses, et toutes dans la misère.

C'était comme ça dans les montagnes de la Vénétie, mais aussi dans la plaine. Chaque saison signifiait deux quintaux de cheveux, un beau sac plein, les cheveux sont lourds comme le plomb. Deux mille lires de gain pour chacun de nous trois, c'était de l'argent, à l'époque une vache valait cinq cent lires. Une année nous sommes partis d'Orsinocci di Verona à pied, pour économiser le prix du train: en un peu plus d'une semaine nous sommes arrivés à pied jusqu'à Elva. Eh, économiser les dix lires du voyage était important».

Giovanni Pietro Mustat, né à Elva, classe 1907, paysan (9 mai 1973; Ines Cavalcanti, Dario Anghilante)

«Un hiver, avec mon oncle, je suis allé couper les cheveux aux femmes. Nous sommes passés dans les coins de Piacenza, nous avons rejoint les vallées de Brescia et de Bergamo, et nous sommes arrivés dans le Trentin. J'avais seize ans. Nous achetions uniquement les tresses, les «pels dal penche» ne nous intéressaient pas. Nous coiffions les filles et procédions à la coupe des cheveux, à zéro, ça m'impressionnait de voir ces femmes rasées, nous laissons seulement une couronne en cercle, coiffant vers le centre de la tête le peu de cheveux restants nous réussissions à couvrir un peu le blanc ...

Une fois, dans une vallée de Bergamo où la digue avait sauté, mon oncle a vu plein de filles qui entraient dans une filature. Il m'a dit: "Oh, j'ai vu deux ou trois filles qui ont des cheveux blonds et bouclés magnifiques. Moi j'ai essayé, mais je n'ai pas réussi. Tu dois y aller toi qui es jeune. Tu les attends quand elles sortent du travail et tu te fais inviter ce soir à la veillée". Alors j'ai pris mon courage à deux mains, le soir je suis allé à la veillée avec le groupe de jeunes filles. Je me suis mis à parler, puis j'ai demandé qu'elles me donnent un peu de leurs cheveux. Dans l'étable il y avait aussi leurs mères, elles ont commencé à dire: "mais faites donc plaisir à ce brave jeune homme". J'ai coupé les cheveux aux huit filles, certaines tresses étaient magnifiques, elles valaient cent fois les tresses communes. J'ai eu un peu peur de couper la première, si elle pleurait elle compromettrait la coupe de toutes les autres. Elle n'a pas pleuré, elle riait au contraire, et les autres aussi étaient joyeuses, elles riaient».

Caterina Lombardo, veuve Garnero, née à Elva, classe 1901 (25 janvier 1979; Dalmazzo Giraudo)

«À quatorze ans je suis allée a *trabalhar lbi pels*, mes soeurs et moi-même. Nous allions chez mon beau-frère, Cavalcanti Onorato, nous étions six ou sept jeunes filles et travaillions dans sa salle. Nous travaillons *lbi pels dal penche, ase cacanas d' pels*. Dans les pensionnats nous coiffions les blondes et celles aux cheveux noires et nous avions affaire aux nœuds de cheveux qu'il fallait choisir par couleur, *far lbi colors*. Il y avait un fer, une espèce de *lesna* de cordonnier et on faisait comme ça pour *escharpir*, pour étirer ces cheveux déjà divisés par couleur. *Après fasion la mana*. Nous prenions un tas de ces cheveux étirés et nous les enroulions. *Après lbi 'sberchavon s'la brüstia*, de façon à ce que les cheveux soient de nouveau bien étirés. Nous les mettions ensuite dans de l'eau chaude, eau chaude et dure, *per rivoltar-lbi*, pour que les têtes, c'est-à-dire les racines, se mettent tou-

tes ensemble. Encore un autre lavage pour qu'ils deviennent bien luisants, un choix par longueur, le liage, et une fois séchés ils étaient prêts pour faire la perruque. Le gain? Deux lires par jour *a qui fasia las têtas* et aux autres qui *escharpion* douze sous. Le commerce qui allait le mieux était celui d'avant la guerre de '15. ... Moi aussi j'ai vendu trois fois mes cheveux. La dernière fois j'avais dix-huit ans. Aucune peine, toutes les filles vendaient leurs cheveux. Ils nous laissaient seulement une couronne sur la tête».

Introduction

Over twenty years ago -it was November 1984- the “Duca degli Abruzzi” National Museum of the Mountains in Turin published in its Journal series, a volume entitled “Traditional trades between the rocks and crags”. That was to accompany a similarly titled exhibition, that was soon to be opened. Why do we mention this? Because, in the introduction to the book, the Director Aldo Audisio made reference to a document dated 1686 full of suggestion and introducing, just as now, the theme of mountain trades.

On that occasion the reference was to the mountain trades that are less subject to human impact, and more natural, to be found at altitudes higher than those at which man chooses to live. Hence, those under discussion included the shepherds, the miners working high altitude quarries and mines, hunters, guides, herb gatherers, and many others including the viper hunters. However, this volume features a job which, despite involving the mountain dwellers as players, is associated with the seasonal migration to the plains: that of the “pelassiers” or hair collectors, particular to Elva. What is it that allows this category to also be traced to that ancient document? It is known as economic need, poverty, sometimes misery, *i.e.* that permanent combination of risks and difficulty, even at the limits of survival, which has always been characteristic of the mountains and of which that text reported a prime example.

They are the living conditions which explain why numerous trades flourish with mountain dwellers, frequently unthinkable, performed everywhere: at high as at low altitude, on the hills or the plains, at home or abroad. Let’s read on. It is taken from a manuscript kept in a private collection and relates to the town of Balme, in Valle Stura di Lanzo. It says:

«Narra la povera e Miserabile Communità di Balme, Valle di Lanzo, ultima terra Confinante con quella della Savoia bauer in diversi tempi patito gravi inondationi d’acque si dal fiume stura che da ritani ruinosi provenienti dalli Alpi e Montagne vicine, dalle quali non solo stati abdotti li terreni fruttiferi de pochi Campi e Pratti, ma anche li raccolti de fieni, segla et ordio ne medesimi esistenti, onde li Poueri habitanti sono stati ridotti all’ultimo stato di Miserie...».

The image the text conjures could easily be applied to any alpine valley. There isn’t one which hasn’t known similar situations, for various reasons: avalanches, snow slides, land slides, drought, flood, fire, pestilence, these are all factors which are repeated throughout the history of the alps. The consequences? The repeated occurrence, all over, of such states of need necessitating secondary or even alternative forms of work to the agricultural-pastoral activities typifying mountain societies. From here we see the birth and the multiplication of many

trades, according to the opportunities the mountains themselves, but also the plains could offer; especially if seasonal, *i.e.* those that could be practiced between late autumn and spring, coinciding with the mountain's winter hibernation. This is even the rule. To which however there are exceptions: that of seasonal work capable of growing until becoming the main activity and supplanting the activities of devotion to the land and livestock, until becoming true full-time professions. Yet still remaining true to the mountain. Here we were to have then those trades, so much within alpine tradition as to enrich it and characterise it as fundamental components of that society, even from the economic viewpoint.

The Elva hair collectors fall under this category, contributing to both aspects of its history. Indeed, simultaneously, here we have both the original seasonality, and the steady progression into a stable profession, with the resulting even greater accentuation of its uniqueness. Contributing to the singularity of the situation, we have the location (a small, isolated town in the high mountains developing an activity capable of crossing oceans) and, why not, the beauty of an area where the natural landscape and art have had the ability to offer an extraordinary union.

With similar assumptions, why not recount the history of the hair collectors by starting from the nature, history and art of Elva?

Nature, History and Art

The town of Elva is situated in the high Valle Maira, on the left side where, with its twenty or so villages, it occupies what was once a glacial amphitheatre, now filled with woodlands and pastures. The overlooking passes of Sampeyre (2284 m) and Bicocca (2285 m) link it with the adjoining Valle Varaita to the north, and other lesser passes connect it to the east and west with the parallel valleys of Stropo and San Michele di Prazzo, while Chersogno, Marchisa and Pelvo (over 3000 m) mark its western horizon in no uncertain manner.

To the south, the amphitheatre closes onto a very narrow and long deep valley known as the “comba”, which conveys the waters into the underlying mountain stream, the Maira. A true “ravine”, the valley is cut deeply into a base of marine origin, formed 200 million years ago, to emerge from the sea 65 million years ago as a result of enormous tectonic movements. There are traces of fossils and obvious sections where the rock strata form mighty folds or thin blades pointing to the sky. The western side is criss-crossed by roads dug into the living rocks through almost a hundred years of dangerous events from the second half of the 19th century onwards.

The centre of Elva is the village of Serre, 1637 m above seal level, at the centre of the wide valley. Elva has its origins in legend. Four men -Roman legionnaires or fleeing brigands in search of an inaccessible refuge- were to be its mythical founders. A stone dating from the second century after Christ testifies to the presence of the Romans. With the decline of the Empire, Elva became part of the territories -from the Alps to the Pyrenees- in which the Roman influence and language gave way to Oc and Occitan culture. As with all the valleys, Elva also recognised the authority of the Marquisate of Saluzzo, maintaining however the proud autonomies sanctioned by the famous “Valle Maira Statutes”.

With the 1601 treaty of Lyon, between the Duchy of Savoy and the French Crown, the lands of the Marquisate passed under Savoy sovereignty. The 18th century Austrian war of succession also touched the territory of Elva: the Sampeyre and Bicocca passes were to have important roles in the military campaigns of 1743 and 1744, fought in the Varaita, Maira and Stura valleys. The 1744 campaign is associated with the rocky road, later labelled “of the cannons”. The twentieth century would mean even more war, imposing on Elva a heavy tribute in terms of fallen in the two world wars, then leading into the post war period, with its significant economic and social transformations and consequent depopulation: 1300 inhabitants in 1911, and less than 100 today.

The geographical isolation and difficult high mountain economy were not to prevent Elva from excelling in the field of art, as the harmony of the spontaneous architecture of its villages and the works of art of which the Parish of Santa Maria Assunta is the depository, can testify. The church, which has existed since 1355, and which has been altered and expanded over time, boasts: a porch with fifteenth century decorative sculptures and frescoes, a late 14th early 15th century baptismal font, a stoup by the local Zabreri brothers dated 1463, a triumphal arch with sculpted green stone, rich in symbolic significance. But its fame is associated with the frescoes by a painter who remained unknown for centuries, dubbed the “Maestro of Elva” and now identified as the Flemish painter Hans Clemer. Operating in the court of the Marquisate of Saluzzo between the late 15th and early 16th centuries, he represents one of the first signs of the Renaissance in Piedmont. The side walls of the rectory recount the life of the Virgin, the back wall is dedicated to a grand depiction of the Crucifixion, the roof to the Evangelists next to the four Doctors of the Church (this last decoration started by a late-gothic style painter, and finished by Clemer).

The Hair Collectors

Based on agro-pastoral activities, the Elva economy always seemed inadequate for satisfying the needs of the residents, confined at high altitude and with permanent communication problems. The gap between demographic density and resources seemed insurmountable. The only remedy was emigration, largely practiced between autumn to late spring, when the reawakening nature recalled the mountain dwellers to their agricultural tasks. The adult men left, leaving the women, the old and the children to look after the houses and the stalls. Sometimes the sons, only just in their teens would follow, to work alongside them in whatever trade, in any case, two less hungry mouths for the family to feed during the long winter. The destination was mostly Piedmont and Lombardy, but also and above all France.

What was the work on offer? Those who already had a trade, frequently expected in the towns and in the farms along their seasonal route, were privileged: knife grinders, coopers, saddlers, hemp combers, On the other hand, the situation for those lacking a special “skill”, and offering nothing more than good health and strong arms was more difficult. They could expect more humble jobs. Between the two extremes, there was a third way: trade. What was important here was initiative, combined with the ability to interact with others, and

possibly a little initial capital for purchasing goods. The results could be very satisfactory, and so ongoing as to transform temporary, travelling trade into a significant and profitable stable activity. As an example, Val Maira offers as an emblematic example, the “*anchoiers*”, the anchovy sellers. And along with this, the case entirely from Elva, the no less unique “*pelassiers*”: the hair collectors and sellers.

The origins lie somewhere between oral tradition and legend. If this is undoubtedly the reference to a fabulous golden haired fairy, two versions vie for the authentic title. One leads to Venice, and to Venetian workers at the end of the 18th century with the variation of a soldier, returning to the country in 1797 after the peace at Campoformio, which again had its origins in Venice. The other, more plausible, leads to Paris in the second half of the 19th century. Here, an enterprising Elva servant, took advantage of a casual meeting with American’s purchasing hair, destined for making wigs, to sell them hair from his sister and her friends.

Between both versions, why not leave some space for the contributions from E. Dao and G. Eandi? The first is to be found in the Elva town records, and mentioned among the town councillors for the period 1828-1830, one Dao Giò Pietro “trader of *cascami*” (hair). The second, in the chapter dedicated to Trade in the “Statistics of the Province of Saluzzo” (1835), can be found the entry Hair and makes reference to two traders, in Savigliano and Saluzzo, trading in hair purchased “from hairdressers or directly in the field” where in particular there are the “peasant girls” who “do not shy from sacrificing their long hair in order to obtain a ribbon, a handkerchief or other ornament”. No reference is made to Elva but it does in fact describe the work of the hair collectors, probably practiced in various communities prior to becoming the prerogative of Elva (Oncino in the Po valley certainly being among these).

G. Rajna is also worthy of a mention. In his “Vito Gramo” (1991) he claims to having found the roots of the hair collectors in another trade, that of the fabric merchant. Would this have been the original activity. The merchant, having sniffed the essence of a market for hair, would have combined the two operations little by little, selling fabrics with the one hand and with the other purchasing hair, which would then be sold on to wholesalers. That ended when the latter activity showed itself to be the more lucrative and supplanted the former, confining the fabric to being the article for barter.

However started, it is certain that the trade of hair collector had become established and continued to flourish until the middle of the last century. What were its characteristics? The trade involved a long period on the road around the vil-

lages and towns between the months of October or November to May. The purpose, to convince women to give up their hair in exchange for money, or more frequently wool, hemp and above all, a cutting of fabric. The material collected was given to wholesalers or processed, so as to then be destined for wig making.

For performing this trade, a certain capacity for persuasion was essential. Hence, it was necessary to have a certain style, which was conveyed in being well clothed, and charm, rather reminiscent of the seducer. The hair owners were no victims, perhaps influenced by being told that short hair had become fashionable, but more often driven to the sacrifice out of poverty and the desire for a new apron (finished off with a handkerchief to cover the head until the hair had grown back). Nor was it rare to have mothers selling the hair of their daughters, insensitive to their cries. It was very important to be able to communicate using local language and dialect, without which there would not have been any communication, but it was likewise important for the hair collectors to be able to talk among themselves without the others being able to understand; this then gave rise to unfathomable jargon, the learning of which became part of the initiation of the young when entering the trade.

Their range of operation? Very extensive. North Italy first of all, but then later the Marches were frequently visited. There was a predilection for Veneto, where, according to many accounts, the quality of the hair and the poverty of the people went arm in arm. They even made trips abroad: France, Spain, even Scandinavia. The long legs of the journeys were made by train, and then the chosen territory would be combed on foot. Jute sacks were used to collect the hair, one sack contained the cuttings of fabric to be offered in exchange, another large sack was used as a sleeping bag for the nights spent in barns or haystacks.

The material was gathered in collection points. A single hair collector could amass between 50 to 80 kg of hair. Some sold the hair to wholesalers immediately; others brought the goods to Saluzzo where, prior to their return to Elva, there was a full scale market. The goods were evaluated according to the fineness, undulation, colour and length. The unit of measurement was the weight, except in the case of particularly long braids, which were rare and attracted much higher prices.

The collectors of “*pels dal penche*”

In the history of the hair collectors, a special chapter is dedicated to the *pels dal penche* (comb hair) hair collectors, *i.e.* the waste retained by combs and brushes.

A form of waste then, given the use of likening such materials to items of little or no value. However in the case of hair collection, this was not the case. The demand for the raw materials to make wigs, hairpieces and the like, had times where normal collection was insufficient. This led to the use of the hair that remained trapped between the teeth and bristles. The women interested in selling them collected them in a box or bag, better if wound in curls around the finger first, so as to help those who would have to do the processing. The hair collector, during one of his periodic visits, would then collect the goods.

In reality, other travelling tradesmen also did it, then subsequently passed it on for a little profit to the hair collector, the sole depository of the trade necessary for the processing and subsequent sale of the refined product to the manufacturers of wigs and the like.

This is the point which gives particular significance to the “comb” hair collectors: indeed, they could not be sold without prior preparation, not required for the braids and normally cut hair. It was a long and meticulous process involving the cleaning and selection, on the basis of colour and length, finishing with the preparation of “bundles”, where the bulbs must all be aligned on the same part. It became a true handicraft, a new activity added to the primary activity of simply collecting and selling hair.

With one important consequence. With this being a lucrative job, encouraged moreover by the wholesalers and manufacturers, it was natural to also extend it to ordinary hair. All of Elva became a workshop, involving even those who stayed in the town, mostly the women. According to one estimate, in the nineteen twenties to thirties, out of just over one thousand inhabitants, at least five hundred were employed in processing hair. Some workshops employ as many as 12 workers; they were mostly young women but also some married women, busy with house and family, working from their houses.

Income grew and even, with time, there would be cases of permanent emigration: people from Elva who, having already abandoned agriculture, would transfer their workshops to more suitable locations, such as for example Dronero or Saluzzo. Without reckoning on who would reach the top of the production process, becoming an international wig manufacturer. One name? Isaia, whose journey took him from Villafalletto to Paris and to London.

Testimonies

The trade of hair collector died out after the last war. The memory lives on, handed down from generation to generation, but the memory of what was actually involved, what societies and needs were reflected, becomes more fleet-

ing. To answer this, two volumes “The world of the vanquished” and “The strong ring” by Nuto Revelli, have great importance. The author presents a verbatim account of the testimonies of various mountain dwellers from the south western valleys of Piedmont, collected personally between 1970 and 1980. These depict images of life where birth, death, work, nature, war, diet, school, the climate, festival, roads, marriage, ... all are dealt with, without emissions or embellishments. Every aspect of individual or collective human experience is there. Whenever the subject is a man or woman from Elva, the theme of the “*pelassier*” (the hair collector) is frequently discussed, and with astounding immediateness given that these are memories from many years before. It is the proof that this was not just a unique and original matter, but also an extremely significant human, social and cultural phenomenon, a living and important component of alpine history.

Daniele Mattalia, born in Elva in 1897, farm labourer (3 February 1973; Letizia and Ines Cavalcanti)

“I was 14 years old when I went to Veneto the first time to buy hair, I went to the Udine district with two partners, one was my cousin (born in 1887) and one other. In Veneto there was great poverty, even greater than that in our valleys. There, you never saw bread. I went through all the provinces of Veneto. I only bought braids in Veneto, I was never interested in “comb” collections. We left towards the end of September and returned to Elva at the beginning of June. Was I sorry about cutting the braids off of beautiful girls? Oh, only to get by... Our problem was to leave the girls with just a crown of hair on the head. The young girls aged about ten to twelve cried. But the mothers needed the money, and helped us in our work”. How many braids did I cut off in Udine! They paid five or ten lire per braid, but the lira then was worth more than a thousand nowadays. We walked from one town to the next. Our store was in Cittadella in the province of Padua: The hair was stored there, and it was always there we received the money for the purchases.

We didn't cut hair that was less than 50 cm long, unless there was special hair, true white or true blonde or true black. But the most valuable hair was ashen white in colour, and we always paid for the hair prior to cutting it. In the province of Venice, I cut hair that was 1.2 m long and weighed three hundred grams, and I still left 200 g on the head. We used to go into these courtyards where there were many large families, all of them poor. It was like that in the mountains of Veneto, but also on the plain. Each season means 2 quintals (220 lbs) of hair, a good sackful; the hair was as heavy as lead. Each of the three of us earned two thousand lire, that was money, in those days, a cow was worth 500 lire. One year we left Orsinocci di Verona on foot, to save the cost of the train fare: we reached Elva after just over a week on foot. Eh, saving the ten lire travelling expenses was important”.

Giovanni Pietro Mustat, born in Elva, in 1907, farm labourer (9 May 1973; Ines Cavalcanti, Dario Anghilante)

“One winter, I left with my uncle to cut women’s hair. We passed through Piacenza and we reached the valleys of Brescia and Bergamo, and then we reached Trentino. I was 16 years old. I only bought braids, we were never interested in “comb” collections. We would comb the girls hair and then cut it off completely, I was struck, seeing those women completely shaved, we left only a round crown, so that by combing towards the centre, the few remaining hairs managed to cover up the white a little. ...

Once, in one of the Bergamo valleys where a dam had been raised, my uncle saw a number of girls going into a spinning shed. He told me: “Oh, I’ve just seen two or three girls with beautiful blonde and red hair. I tried, but never got anywhere. You’re young, you should go. Wait for them as they’re leaving work and get them to invite you to tonight’s vigil”. So I plucked up the courage, and that evening I went to the vigil with the group of girls. I began talking, and then I asked if any would give me their hair. In the barn there were also mothers present, who started to say: “why don’t you do as this guy says”. I cut the hair from all eight girls, some of the braids were beautiful, worth a hundred times ordinary braids. Cutting the first I was a bit scared, if she cried, this would harm my chances with all the others. She didn’t cry, and even laughed, and the rest were lively and laughing”.

Caterina Lombardo, widow of Garnero, born in Elva, in 1901 (25 January 1979; Dalmazzo Girauda)

At fourteen, my sister and I went to work with the hair collectors. We went to my brother-in-law, Cavalcanti Onorato, and we were six or seven girls working in his room. We processed “*pels dal penche, las cacanas d’pels*”. The others combed the blond and black hair and we processed the tangles of mixed hair and we had to select them according to colour “*far lbi colors*”. We had an iron and a kind of cobbler’s last and we did this and this in order to *s-ciarpir*, to distend the hair already selected by colour. *Après fasion la mana*. We would put a pile of this distended hair in our laps and wind it and roll it like making a pat of butter. *Après lbi esberchavon s’la brústia*, so that the hair would return straight. Then we put it in a bath of hot water, hot water and soda, to *rivoltar-lbi*, so that the heads, the roots, would all go together. Then another wash to make it shiny, then selection according to length, binding and then once dried they were ready to take wigs. The earnings? Two lire per day for those who aligned the heads and twelve pennies for the others who *escharpion*

The business was going well until the start of the first world war. ... Even I sold my hair three times. The last time was when I was 18. No regrets, all the girls sold their hair. We were left with just a crown”.